

# Un Tour du monde en 80 grands-parents



## Papi de Roz Drezen



*Raconté par Marc*

Mon grand-père maternel, François Le Quellec, était de cette génération où l'on prenait soin de ne jamais se montrer tête nue en public. Lorsque nous le croisions dans la rue à Pléneuf - Val André, il était coiffé soit d'un béret, soit d'une casquette de marin. Ce n'est que dans l'intimité de sa maison de Roz Drezen, traduction bretonne de Rostrenen, sa ville natale, qu'il donnait à voir une calvitie stoppée par une fine crinière blanche rejoignant par l'arrière ses deux oreilles. Sa pilosité faciale se limitait à une moustache plutôt grise qui, à la manière d'un papier de verre, nous grattait le front lors la bise furtive qu'il y déposait avec l'une ou l'autre de ses formules d'accueil : « bonjour p'tit chou » ou « bonsoir p'tit chou ».

Les visites à nos grands-parents étaient rendues en journée avant ou après la plage, plutôt avant à cause du sable dans les sandales...

Celles du soir étaient motivées par l'accompagnement de l'un des nôtres qui, faute de place, ne pouvait dormir dans la petite maison, dite de Gwenili. Le jeune pensionnaire de Roz Drezen



était alors tenu de respecter le programme qui dictait d'être couché à « neuf heures et demie », Papi marquant bien la liaison afin faire rentrer la grammaire dans nos têtes.

« Est-ce que tu travailles bien à l'école ? » était sûrement la question dont la réponse lui importait le plus. Lui, le fils de pauvres, estimait n'avoir pu s'en sortir qu'au prix d'une scolarité très studieuse. C'était son histoire et nous l'admettions ; à nous de la prolonger par de bonnes notes. Aussi eût-il été sûrement impensable de bénéficier de ses félicitations si nous eussions été à la fois brillants et dissipés. Et c'est à dessein - E I N - que j'emploie l'imparfait du subjonctif qu'il maniait lui même avec délectation, comme on se plaît à s'exposer aux plus grandes difficultés d'une langue étrangère, telle que le fut pour lui le français qu'il apprit à l'école et non pas à la maison.



Avec ses 1,68 mètres, il était grand pour un breton à l'aube du siècle dernier.

Sportif, il devint champion de Bretagne universitaire du 100 mètres. C'était en 1914... Ce qui lui valut de conserver son titre plusieurs années durant malgré une balle reçue dans le poumon l'année suivante ! C'est par d'autres bouches que la sienne que je pris connaissance d'un passé sportif avorté mais c'est de mes propres yeux d'enfant à l'occasion d'un sprint qu'il fit sur la plage avec ses petits-enfants Pierre-Yves, Philippe, Marie-Pierre et moi que je pus constater une vélocité bien conservée.

Était-ce le même jour ou un autre ? Il offrit à nous quatre de boire un verre de menthe dans sa cuisine. Malheureusement, la bouteille de sirop était presque vide. Il fit alors une répartition au prorata du poids de chacun, ce qui me valut non seulement d'avoir moitié moins que Pierre-Yves mais surtout d'être confronté, sans doute pour la première fois, à ce que j'avais alors ressenti comme une profonde injustice. Ce n'est qu'auprès de ma mère que j'ai pu me plaindre quelques heures plus tard car sur le moment, évidemment, j'ai dit merci et j'ai trinqué. Comment aurais-je pu faire autrement ?

Ce grand-père était pour moi l'incarnation de la Règle, celle qui ne peut souffrir aucune contestation. Il était droit à l'évidence, il représentait l'autorité dans sa maison et imposait le respect sans effort particulier. S'il pouvait avoir avec nous quelques moments de convivialité, il ne faisait jamais oublier la différence de nos conditions respectives.

À la table dominicale, les enfants étaient dans un coin et ne devaient pas faire de bruit ; la parole était « aux grandes personnes ». Comment attirer l'attention sur nous si ce n'est, comme nous l'avons fait tout à fait involontairement je vous l'assure, en croquant un verre en cristal, interrompant alors l'ordonnancement d'un repas qui, jusque là, se déroulait comme prévu par la dégustation du traditionnel « rôti Mamie » ? Une fois le repas terminé, Papi déplaçait enfin sa serviette pour s'essuyer nerveusement la moustache et nous libérait ainsi de notre longue séance sédentaire.



Ce rituel qui rythmait nos grandes vacances dura jusqu'à mes dix ans. Papi fut alors frappé par la maladie qu'on n'appelait pas encore Alzheimer. Durant sa dernière année, les « je suis foutu » alternaient avec les « *pater noster*, que vont-ils faire ? »

Profitant d'un de ses derniers moments de pleine conscience pour lui prouver, à lui l'ancien professeur d'allemand et principal de collège, la solidité des mes premiers acquis dans la langue de Goethe, je pus ainsi déceler cette marque d'affection mêlée de fierté que devaient percevoir ses meilleurs élèves lors de la remise des prix.

*Auf Wiedersehen...*

